

La porte s'ouvre sur une superbe Marylen gainée dans une robe en velours grenat qui lui découvre les épaules. À son cou, un superbe collier de perles, dont sa peau basanée fait ressortir la blancheur immaculée.

« Entre Robert ! Mets-toi à l'aise ! »

Dans la chambre immense, un vaste lit recouvert d'un jeté de lit en satin bleu nuit, trône contre un des murs. Sur le côté, une table est dressée avec deux chandeliers garnis chacun de trois bougies allumées. Marylen minaude, aguicheuse :

« Je suis heureuse que tu sois venu ! J'ai mis une bouteille de champagne au frais ! Sers-nous-en un verre ! »

Je m'exécute, nous trinquons.

« Cette soirée, vois-tu, doit être mémorable. C'est pourquoi je l'ai voulue dans ce luxueux hôtel.

Nous dînerons tôt. Le repas sera servi à 20 heures. Après, la nuit sera à nous, et à nous seuls ! »

Le repas est succulent, un turbot marinier avec une sauce béchamel agréablement relevée.

Une deuxième bouteille de champagne est ouverte. Nous avons pris place sur la banquette faisant face au lit. Je la prends dans mes bras, l'embrasse timidement puis avec passion. Ses baisers m'indiquent qu'elle y prend du plaisir.

Soudain, Marylen se lève. Elle se met debout en face de moi, le regard noir. Ce revirement de situation me désarçonne. Tout semblait se passer si bien jusqu'à présent, que je commençais à reprendre espoir. Peut-être dans un nouveau départ ?

Elle va chercher son sac, l'ouvre et en sort une boule de poils. La rapidité de l'attaque m'a fait perdre mes moyens.

Si bien que je ne reconnais pas tout de suite la chose qu'elle déplie et secoue sous mes yeux éberlués : le petit pull en mohair que j'avais payé à Henriette en juin.

Marylen me demande posément :

« C'est quoi ça ? Hein ?

— Ben, un chiffon !

— Un chiffon, à ce prix-là ? Tu te moques de moi ?

— Ohlala ! la cavette se rebiffe ! Tu es jalouse, hein !

— Non ! Je ne suis pas jalouse. Mais, vexée ! Ça, oui !

— De quoi ?

— De quoi ? De votre trahison, à tous les deux ! Pourquoi me l'avoir cachée ?

— Et pourquoi n'es-tu pas venu me faire un petit coucou toi aussi ? Si ton égo te démangeait, j'aurais très bien pu te chatouiller, minette ! Non ! tu restes dans ton paradis à te faire lutiner par je ne sais qui ? C'est honnête ça ? Non, mais... Cette petite récompense elle l'a bien méritée, Henriette, non ? On s'est bien envoyé en l'air d'ailleurs, je bande encore, en y repensant. Qu'est-ce qu'on s'est éclaté !

— Tu vas me le payer, Robert !

— Et comment ?

— De la meilleure façon qui soit !

— J'ai envie de ton corps, moi ! Mon cœur, bien sûr il y a Marion et Henriette, mais sans toi, c'est comme le désert sans oasis. Toi seule comptes en mon cœur ! »

Elle se lève, laisse tomber la robe sous laquelle elle était nue. Comme les autres fois, je crois perdre la raison, son corps m'affole. Aujourd'hui plus fort que jamais encore, car c'est peut-être la dernière fois que je la vois, tel que maintenant. Je m'empresse de me dévêtir. Debout je l'enlace, sa tête repose sur mon torse. Ensemble, nous chutons sur le lit. Mes mains visitent son corps tandis que je l'embrasse amou-

reusement. À présent mes baisers errent au hasard, un sein, le ventre, la saillie d'un coude, là et partout à la fois. J'adule mon idole qui se préoccupe de ma virilité. La voici qui m'engloutit dans sa gorge. C'est à qui aimera mieux l'autre ! Elle ne l'abandonne que pour me dire son bonheur de m'avoir encore une fois :

« Robert, prends-moi vite, entre au fond de moi, fais-moi jouir de ton sexe ! »

Nous perdons la tête ensemble. Sa vulve s'offre, ouverte, palpitante, elle n'attend que mon dard ! Marylen a replié les jambes, la route est toute tracée. Je besogne, m'ingéniant à lui prodiguer un maximum de plaisir. Elle gémit :

« Oh ! Robert ! Quel plaisir tu me donnes ! Je t'aime en moi, je veux te sentir jouir, j'attends que tu éclabousses mon calice de ta semence. Je t'en prie, jouis en moi ! »

De ses talons elle me martèle les fesses et, lorsque nous jouissons de concert, elle m'enserme de ses jambes liées pour me maintenir en elle, au plus profond, le plus longtemps possible. Sa voix se fait douce pour exprimer sa satisfaction :

« Oh ! c'est chaud, c'est doux, comme je suis heureuse de l'avoir reçue toute en moi ta liqueur, mon amour. »

Je réalise que nous venons de faire l'amour sans protection !

Au diable la prudence ! C'était délicieux ! Et puis, *elle sait ce qu'elle fait*, c'est elle qui m'a voulu ainsi !

C'est un instant de répit. Je profite pour dire à Marylen qu'elle m'a fait peur avec sa fausse crise de jalousie.

« Tu as raté ta vocation, ma chérie ! Tu aurais dû être comédienne !

— Parce que tu penses que, ce moment de faiblesse passé, je ne vais pas me venger ? Tu te trompes lourdement, Robert.

— Ciel ! Que vas-tu inventer encore ?

— Henriette va me le payer, la garce ! Foi d'une sadique ! Je vais lui faire passer l'envie de s'envoyer en l'air avec toi, sans moi !

— Sois indulgente. N'y va pas trop fort. Ne l'abîme sur-tout pas !

— Oh ! Elle en redemandera, la connaissant...

— Je peux savoir ce que seront ces punitions ?

— Je vais lui attacher les mains aux barreaux du lit. Je lui poserai sur le ventre 12 cagouilles qui iront se promener partout, elles lui procureront des frissons, des tremblements.

— Mais, c'est du sadisme, mon cœur !

— Et ce n'est pas tout ! Je mettrai aussi mon lapin nain, qui va grignoter la carotte que je lui aurais enfouie dans la chatte. Elle va me demander grâce, et tout ça, sous les yeux de Marion !

— Trio de fées infernales !

— Je te le dis, moi. Je vais lui faire passer l'envie, à la Henriette, d'aller se faire *escaper* à Liège, sans moi ! »

Je n'ai pas le temps d'ouvrir la bouche pour répondre qu'elle se penche et m'embrasse sauvagement. Je ne me défends pas, je subis. Délicieux supplice. Je découvre une facette que je ne connaissais pas d'elle : joueuse ! Mais, un jeu pervers, tout de même, dont le but m'échappe. Je n'ai pas non plus le loisir d'y réfléchir, car Marylen met tout en œuvre pour annihiler mes pensées et m'oblige à me concentrer sur les sensations qu'elle me procure d'une main experte. À nouveau, sa vulve s'offrant à mon sexe revigoré, j'entre en elle qui me retient avec toute la force de son être.

Nous faisons l'amour comme si nous en avions été sevrés depuis trop longtemps. La jouissance nous fait oublier l'espace d'un instant que cette étreinte est peut-être la dernière.

Après une pause agrémentée d'un verre de champagne que nous partageons, nous remettons cela. *Une dernière fois ?* Puis, la nuit étant bien avancée, nos corps fourbus aspirent au repos. Nous nous endormons l'un contre l'autre comme un vieux couple aimant, alors que, nous le savons, la messe a été dite. Il n'y aura plus de lendemain qui chante entre nous deux.

Au petit matin, je nage dans le stupre retenant encore un peu la dernière vague du bonheur de cette nuit.

Marylen commande un copieux petit-déjeuner que nous savourons au lit. Avant de nous quitter, la bouche en cœur, Marylen me dit :

« Nous avons eu une merveilleuse nuit de séparation. Je vais me pacser avec Henriette. Il ne faut pas m'en vouloir, c'est ainsi ! Je serai éternellement reconnaissante envers toi, de nous avoir permis de nous rencontrer. Sans toi, rien ne se serait passé de mieux dans ma vie. Henriette est tout pour moi. Je l'aime et nous allons lier nos deux existences. Mais, quoi qu'il en soit, sache que tu seras toujours là, entre nous, avec nous. »

Elle fait alors un geste que je ne comprends pas, mais que je considère comme un acte de tendresse. Elle prend ma main, la pose sur son ventre, l'appuie fermement avec la sienne. Puis elle ajoute : « Nous serons toujours trois ! Henriette, toi et moi. Indissociables, à jamais ! »

Sa dernière phrase, chargée d'un sens mystérieux qui m'échappe, est ponctuée par un baiser de remerciement. Ma Marylen énigmatique restera à jamais un mystère pour moi.

Les meilleures choses ayant une fin, je la quitte, flapi et malheureux.

Je suis au bout du couloir lorsque je me rends compte que j'ai oublié mes clefs en sortant. Je reviens sur mes pas. La porte est entrebâillée. Marylen est au téléphone, debout devant la fenêtre. Je l'entends dire : « Bonjour, ma chatte. As-tu passé une bonne nuit ? Oui, pour moi, merveilleuse... Ça y est ! Robert s'est épanché en moi, je suis dans ma bonne période, ce serait bien le diable s'il ne m'a pas fécondée !

Oui, nous aurons un magnifique bébé à élever rien que nous deux. Je t'embrasse, ma chérie !

Je récupère mes clefs, et m'enfuis en courant.

J'erre dans la ville, le cœur en lambeaux. J'ai besoin d'un verre, j'ai envie de me saouler.

J'achète une bouteille de gnôle, prends la direction de mon hôtel, monte dans ma chambre à quatre balles. Je jette mes chaussures à travers la pièce et m'installe dans le fauteuil devant la télé que je n'allume pas. Je vais m'y saouler consciencieusement.

PERTES ET PROFITS !

Elles m'ont bien eu les salopes ! J'en veux surtout à Henriette. C'est vrai que Marylen m'a menti sur toute la ligne depuis le début, jusqu'à me faire croire qu'elle bossait dans une supérette, alors qu'elle menait la belle vie. Le sac de luxe... Les ballerines de chez Repetto, ses absences prenaient maintenant tout leur sens à mes yeux dessillés. Je comprenais mieux aussi, la distance qu'elle mettait entre nous souvent, je comprenais enfin les raisons de ses humeurs changeantes. Ce ne doit pas être simple de jouer plusieurs rôles en même temps ! Je pourrais, avec le temps, arriver à pardonner. Mais, pas Henriette ! Henriette qui était venue jusque dans mon modeste logis dans le but de me séduire ? Non ! jamais cette trahison-là ne sera pardonnée ! Et, réflexion faite, je sais à présent qu'elle était venue tenter de se faire faire leur bébé, elle était sans doute dans sa « bonne période » à ce moment-là !

Je suis encore sous le choc. Ma Marylen ! Avoir fait l'amour comme jamais, crié son bonheur de me recevoir en elle, puis me signifier mon congé définitif ? Pour Henriette ! Autant de raisons pour aller me saouler la gueule.

Je suis à moitié soûl. Je vais vomir dans les toilettes.

Midi. Pas d'Henriette, évidemment ! C'est le garçon de la réception qui vient faire la chambre. Il m'observe, avec un

sourire goguenard en coin, mais se garde bien de m'adresser la parole. Mon cerveau noyé m'envoie des signaux de détresse, des avertissements incontrôlables, des suggestions débiles, tout en vrac ! Si ça se trouve, Henriette et lui... Je retourne aux toilettes, et attends qu'il soit parti pour en sortir.

Le soir, le noir, la descente aux enfers. Je suis rond comme une queue de pelle. Ma Marion, alertée par son sixième sens, toque à la porte.

« Puis-je entrer ? »

N'obtenant aucune réponse, elle entre de force et s'insurge :

« Ohlala ! Ça pue l'alcool ici ! Que se passe-t-il ? »

Je ne réponds toujours pas. Alors, elle dit :

« Je crois avoir une idée du problème ! C'est une histoire de femmes, je parie ! »

Mon cœur pleure.

L'homme qui se croyait fort chiale comme un gamin.

Le mâle est en larmes.

Le sexe fort trahi par le faible.

Je suis tout ça ! Et rien !

Je pleure pour de bon.

Marion respecte mon chagrin. Elle me souffle :

« Tu vas prendre une douche fraîche, ensuite je t'apporterai un café noir ! Après une bonne nuit de sommeil, on avisera. Demain est un autre jour, nous avons à causer, toi et moi. »

Je suis la prescription de Marion à la lettre. Ma fée, si bonne, si gentille, ma consolatrice des mauvais jours me couche après avoir posé un baiser sur mon front en me

disant : « Bonne nuit, mon gros minet ! Fais de beaux rêves ! »

Nuit chaotique où toute ma vie défile par bribes, suivant une chronologie déjantée. Cascade de sexe, luxure, trahison, boulot, escapades, tout cela dans un ordre aléatoire, ponctué par les apparitions de Marylen et d'Henriette, étalant ostensiblement leur amour au grand jour. Je me réveille plusieurs fois. Sueurs froides, envie de vomir. J'ai mal au crâne. Putains de nanas !

Heureusement que ma garde-malade n'est pas loin...

Ce matin, Marion m'accueille d'un franc et chaleureux sourire. Elle s'enquiert de mon état :

« Tu es remis de ta peine de cœur ? Ce sont des ingrates, mais l'amour, c'est ainsi, est aveugle ! »

Elle m'explique ses espoirs à notre sujet.

« Robert, que suis-je pour toi ? Au lit, nous avons une bonne entente. Je sais que tu es un tantinet volage, mais moi je t'aime et si tu le désires nous pourrions être heureux ensemble. Non ? À nous deux, nous gérerons l'hôtel si tu le veux !

— Marion, tu es une chic fille et je t'apprécie, laisse-moi y réfléchir. Ne risques-tu pas, plus tard, de souffrir d'une de mes incartades ?

— Si tu joues franc jeu, je comprendrai. Et puis, pourquoi ne pas me faire partager ta bonne fortune, à l'occasion ? Moi aussi j'aime ça ! »

Sacrée, Marion !

Sa proposition de participer à la gestion de l'hôtel me surprend.

Vais-je devenir un jules qui profite d'une femme en vivant à ses crochets ?